

La confession

Errare divinum est.

— ADAM, graffiti apocryphes

J'ai eu la visite de Dieu ce matin. J'étais assis près de l'olivier et je réchauffais mes vieux os au soleil. Une ombre de tristesse est passée sur son visage quand il a vu mon état de faiblesse, et j'ai compris que c'était mon dernier jour en ce monde.

Je n'ai été ni surpris, ni malheureux. À neuf cent trente ans, j'estime que j'ai amplement fait mon temps. J'ai pleinement vécu ma condition d'homme : j'ai aimé et haï, j'ai souffert et joui, j'ai secouru et trahi. Avoir présidé au destin de l'humanité a fait de moi un solitaire. Je n'ai pas eu d'ami véritable, que des descendants agités qui m'ont traité avec un mélange de déférence et de défiance. L'amour d'Ève fut mon unique refuge, devoir la quitter aujourd'hui est la seule chose qui m'attriste.

Dieu et moi avons discuté comme si nous nous étions quittés la veille. J'avais imaginé qu'il attendrait quelque chose de moi. Mais il ne montrait qu'une maladresse touchante à essayer d'être enjoué. S'il était venu me voir, ce n'était donc apparemment pas pour me soutirer quelque repentir. J'en ai déduit, peut-être à tort, qu'il n'avait probablement jamais su le fin mot de l'histoire. En tout cas, s'il avait connu la vérité, il n'avait jamais rien fait pour la rétablir. Peut-être parce qu'il ne devait pas être écrit que Dieu pût s'être trompé.

À ce sujet, je m'étais souvent demandé pourquoi Dieu n'avait jamais cherché à lire en moi. Pour lui, ça n'aurait été qu'un jeu d'enfant. Mais il ne pratiquait cette opération qu'exceptionnellement : il avait offert à l'homme le libre arbitre et il devait sans doute considérer toute intrusion, toute intervention explicite, comme une violation. C'était à l'homme d'ouvrir son cœur, pas à Dieu d'y pénétrer par la force. Il me semble également que la vie de Dieu manquait singulièrement de piquant : dans son monde bien ordonné, il devait secrètement souhaiter être surpris. Et puis, j'étais sa première créature, faite à son image ; je savais bien que malgré nos dissensions, il avait toujours eu une petite faiblesse pour moi.

Nous avons parlé gaiement du bon vieux temps de la création, des étoiles qu'il jetait par poignées dans la nuit, des reliefs qu'il sculptait dans les continents, des bestioles improbables qu'il concevait pour m'émerveiller ou simplement pour me divertir. Car des distractions, j'en avais bien besoin ; rien n'était prévu pour ça dans l'Éden. Les journées pouvaient être diablement longues dans cette prison dorée.

Alors Dieu avait eu l'idée de m'amener chaque animal de la création pour lui donner un nom. Ça avait provoqué une pagaille monstre qui nous avait occupés un bon moment. Mais Dieu n'imaginait pas les conséquences que ça allait avoir sur moi. Il aurait mieux fait de me donner un rocher à pousser, tel un Sisyphe biblique ; cela aurait meublé le temps sans danger intellectuel.

Dieu avait fait preuve d'une imagination débridée. Je voyais des milliers et des milliers d'espèces défiler devant moi et je me disais que ce travail répétitif d'attribution de noms n'en finirait jamais. Et puis, j'ai commencé à distinguer une structure dans cet ensemble informe. Dieu avait semble-t-il suivi une certaine logique. Il y avait des thèmes et des variations, des règles et des exceptions.

Cela aurait pu me laisser froid, mais pour combattre l'ennui, je n'avais rien trouvé de mieux que la curiosité. J'ai ainsi poursuivi ma tâche avec ardeur et méthode. Je suis devenu un taxinomiste appliqué comme il n'y en aurait plus avant Linné. Ma passion dévorante pour la biologie, puis pour les sciences en général, date de cette époque.

C'est également à cette occasion que j'ai pris goût au pouvoir. Car baptiser les animaux était aussi la marque de ma supériorité et de ma domination sur eux. Dieu lui-même, selon ses propres termes, désirait que je soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, et toute bête qui remue sur la terre — vaste programme, qu'à l'époque je trouvais naïvement bien ambitieux.

Soucieux de mon oisiveté plus que de ma tranquillité, Dieu résolut aussi de me donner une compagne. Je trouvais ridicule l'idée de devoir prélever pour ça une de mes côtes. Dieu avait les moyens techniques qui lui permettaient de se passer de ce genre d'ingrédient. Mais il avait le goût de l'équivoque et le sens de la mise en scène. Il disait qu'il était important pour elle et moi de ne former « qu'une seule chair ». Encore peu au fait de ses paraboles, je m'étais dit que ce devait être la condition indispensable pour avoir du « sur mesure ».

Et bien je n'ai pas été déçu — Dieu n'était pas manchot. Lorsque j'ai vu Ève pour la première fois, j'ai retenu un sifflement d'admiration. Elle me regardait avec ce petit air faussement étonné de la *Vénus d'Urbino* du Titien. Mes yeux ne parvenaient pas quitter sa poitrine galactique et l'ample ligne de ses hanches, qui seraient le berceau moelleux de toute une humanité.

Quand j'ai « connu » Ève, je n'étais encore qu'un rustre en matière de comportement social et d'attention conjugale. Elle, elle n'était qu'une petite oie blanche qui ignorait à peu près tout des choses de la vie, ou tout du moins elle se montrait comme telle. Toujours est-il qu'il ne me fut pas difficile d'abuser d'elle. Je me souviens qu'à peine repu de notre première étreinte, mais déjà muflé et éternel insatisfait, je m'étais demandé ce que j'aurais pu avoir pour une ou deux côtes de plus. En fait, Ève se montra rapidement plus délurée que moi. Plus tard, après avoir touché au fruit défendu, elle couvrit sa nudité et sut en jouer pour attiser mon désir et le sien. D'une feuille de figuier, d'une peau de bête, elle inventa l'élégance et des compensations de charme à la déchéance.

Dieu avait dit : « soyez féconds et prolifiques. » Comme il y allait ! Je n'étais pas pressé, j'avais toute l'éternité devant moi. J'avais d'autres choses à faire que de peupler la Terre. À cette époque, après la zoologie, je commençais à m'intéresser à la botanique. Comme le redirait Salomon, je m'imaginai que la gloire de Dieu était de cacher les choses et que la gloire de l'homme était de les trouver. Ève ne l'entendait pas de cette oreille quand je la délaissais pour filer à mes observations et à mes expériences.

Pendant que je repensais à ces moments-là, Dieu faisait la conversation tout seul. J'ai remarqué qu'il évitait soigneusement d'aborder l'épisode du bannissement. J'ai

quand même eu droit à son sempiternel discours sur l'inclination des hommes pour le mal, qu'il ne fallait pas le mettre à bout, que sinon un jour il allait laver tout ça à grande eau — Dieu a toujours été un peu soupe au lait. J'ai eu envie de lui dire que c'était à chacun d'assumer ses responsabilités.

Car que pouvait-il bien espérer au juste ? Que pouvait-on attendre d'un monde stigmatisé, condamné sans appel dès la troisième page son histoire ? On pouvait y rajouter toutes les clochettes du Ciel, toutes les bonnes volontés de la Terre : le ver était dans le fruit. Dieu semblait oublier que c'était lui-même qui m'avait modelé dans la boue, la lie de la terre. Est-ce que je pouvais être autre chose que de la graine de racaille ? N'était-ce pas Dieu lui-même qui avait monté ce lourdaud de Caïn contre ce lèche-botte d'Abel ? Ève et moi avions pourtant fait de notre mieux pour élever nos enfants. Mais nous n'avions pas eu de parents, pas de modèle auquel nous référer, et pas de Françoise Dolto. Leur donner notre amour n'avait pas suffi à éloigner les spectres de la mort.

La mort, c'est Dieu qui l'avait décrétée avec sa morale de petit bourgeois : il avait condamné toute l'humanité à cause de deux malheureux voleurs de pommes. À le voir tout penaud aujourd'hui, c'est comme s'il regrettait de nous avoir retiré l'éternité. Pourtant, il n'avait jamais rien fait pour revenir sur sa condamnation. Je crois que Dieu était prisonnier du Verbe, son propre Verbe. En touchant au fruit défendu, quelles qu'en aient été les raisons, Ève et moi avions transgressé sa loi. La sentence devait alors s'appliquer telle qu'il l'avait édictée, indistinctement. Il était Créon et nous étions ses Antigones. C'est cela dont nous mourons tous : lorsque la politique gouverne le cœur.

Dieu ne s'est pas douté que cette mort, c'est moi qui l'avait appelée, c'est moi qui l'avait offerte à l'homme. De toute façon, on mourait déjà d'ennui dans son Éden raisonnable et propre. Je n'avais fait que remplacer cette permanente et croupissante agonie par une mort saisissante et inspiratrice. Rien n'importe quand tout est éternel ; seule la finitude permet à l'homme de se dépasser, en faisant de sa vie une exigence.

La divine ironie, c'est que cette mort avait eu pour origine ce que Dieu avait appelé « l'arbre de vie ». Avec cet arbre, Dieu entendait nous imposer un test moral. Résister à la tentation de manger ses fruits, c'était dominer notre instinct, c'était prendre conscience de la nécessité d'observer certains préceptes. Très bien ! Or les fruits de cet arbre étaient censés conférer la connaissance du bien et du mal, notions dont nous ignorions tout. D'où le paradoxe qui me tracassait : respecter la loi de Dieu, c'était aussi nous interdire de la comprendre. Ça ne faisait pas beaucoup de sens ; c'était presque un acte de foi avant la lettre. Et quelle valeur avait notre félicité éternelle si elle était au prix de l'ignorance ?

Entendons-nous bien : je ne faisais pas une crise d'adolescence. C'était en scientifique que je cultivais le désir de savoir, la propension au doute et le goût de l'interdit. À cela s'ajoutaient mes recherches en botanique. Dans mon désir de maîtriser la nature, j'avais entrepris de classer les plantes et j'étudiais pour cela leur système de reproduction. Le fruit de l'arbre de vie était évidemment intrigant et chatouillait ma curiosité. J'en devinais déjà l'amertume.

Ève était terrorisée par les questions qui me hantaient et cherchait à m'en détourner. Plus clairvoyante que moi, elle savait discerner le malheur contenu dans les choses et les actes. Elle avait des réponses, mais à des questions que je ne me posais pas. Elle

savait l'odeur de l'herbe chaude et la fragilité des silences. Elle tutoyait les nuages et narguait le quotidien. Elle avait un don spontané pour goûter l'instant. Ces choses essentielles qu'elle m'apportait, je ne les ai reconnues que plus tard.

Elle n'a pas eu le temps de retenir mon geste. J'avais la détermination aveugle de ceux qui agissent pour de justes causes — les plus dangereuses. J'avais conscience que c'était peut-être une erreur, mais je me disais que l'échec instruisait plus que le succès. L'erreur, à condition qu'elle soit reconnue, est la source vivante du savoir, du progrès. C'est un raccourci vers la vérité. Ce qui fait la perte de l'homme, ce n'est pas l'erreur, c'est que l'erreur des autres n'ait jamais servi à personne.

Ève n'a pas raisonné en ces termes. En Juliette passionnée, elle s'est saisie du fruit entamé et a mordu dedans afin de lier son sort au mien.

Lâche : le mot cingle, il fait mal, mais c'est celui qui me définit le mieux. Lorsque Dieu nous a attrapés, je me suis dégonflé et j'ai rejeté toute la responsabilité sur Ève. J'ai dit, à la manière un peu ampoulée de l'époque : « la femme que tu as mise auprès de moi — ça, c'était pour que Dieu se sente aussi un peu responsable — c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre et j'en ai mangé. »

Je n'osais pas croiser le regard d'Ève. Quand Dieu lui a demandé ce qu'elle avait fait, elle n'a pas cherché à se défendre mais au contraire à me protéger. Elle a assumé la faute, en mettant en cause également le serpent — peut-être la vision fugace d'un futur sac à main. Les chroniqueurs célestes qui ont retranscrit ces faits ont un peu brodé. Pour édifier les générations futures, ils sont allés jusqu'à faire parler le pauvre animal, comme dans des contes pour enfants. Ça ferait sourire si l'événement n'était pas aussi tragique. Car outre l'éternité perdue, prévue par contrat, Dieu a aussi jugé bon de condamner Ève à la douleur dans l'enfantement et à la soumission à l'homme — je n'ai pas vu le rapport.

Ainsi, pour la postérité, Ève reste celle par qui le péché arrive, celle qui se laisse séduire par la bête, celle qui corrompt l'homme. Par amour, Ève a accepté qu'on la salue, et qu'on salue de même toutes ses filles. Les vraies héroïnes restent méconnues.

Mais si le sacrifice d'Ève demeure ignoré, les faits en revanche parlent pour elle : tout dans l'histoire de l'humanité révèle la force d'amour de la femme et l'aptitude à l'indélicatesse de l'homme. Fallait-il donc que Dieu soit phalocrate ou misogyne pour condamner Ève de cette manière ? En fait, l'histoire de l'homme aurait dû être celle de la femme. Mais l'histoire est subjective ; on ne retient que celle des vainqueurs.

J'ai été le premier Prométhée. Comme lui, j'ai été puni par Dieu pour avoir apporté le savoir à l'homme. Sans moi, nous serions encore dans la béatitude gâteuse d'un paradis aseptisé. Tout ce que l'homme invente de précieux ne serait pas. Même l'art ne serait qu'une écœurante décoction de bons sentiments. Je n'ai pas pleuré quand Dieu nous a retiré notre carte de séjour. Son projet d'Éden était un mauvais scénario, aucun producteur n'en aurait voulu.

Néanmoins, je sais aujourd'hui mon erreur. Ce n'est pas d'avoir apporté le péché dans le cœur de l'homme car il y était déjà. Ce n'est pas de lui avoir apporté la mort car elle est le sel de la vie. Non, c'est d'avoir fait passer la connaissance de la vie avant la

vie elle-même, l'utile avant le « futile », l'intellect avant le sensible, la soif de pouvoir avant l'ivresse de l'amour. Depuis, il me semble que les nuits sont plus froides.

Ève m'avait fait jurer de ne jamais rien dévoiler de ce qui s'était réellement passé. Elle voulait aller jusqu'au bout de son sacrifice. J'avais tenu parole jusqu'à aujourd'hui. Mais à présent que mon dernier jour était arrivé, je ne savais pas ce qui était le plus misérable : me réfugier derrière cette promesse confortable et mourir sans rien avoir révélé, ou bien rompre mon serment et enfin avoir le cran de la réhabiliter.

Au moment où Dieu s'apprêtait à partir et marquait une dernière hésitation, j'ai dit :

— Tu sais, Ève n'y est pour rien.

Comme il acquiesçait lentement, sans dire un mot, j'ai ajouté :

— C'est moi le premier qui ai mangé le fruit défendu.

Il a hoché la tête, a soupiré, et m'a répondu :

— Non, ce n'est pas toi le premier.

Il s'est retourné, et puis s'est éloigné en traînant les pieds.

Renaud Marlet
Rennes, 18 juin 1999